

Bruno Le Maire

Jours de pouvoir



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Bruno Le Maire

Jours
de pouvoir

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Bruno Le Maire est né en 1969. Diplômé de l'École normale supérieure, de l'Institut d'études politiques de Paris puis de l'ENA, il entre en 1998 au ministère des Affaires étrangères, avant d'intégrer le ministère de l'Intérieur puis Matignon en tant que directeur de cabinet du Premier ministre Dominique de Villepin. Il est élu député UMP de la 1^{re} circonscription de l'Eure en 2007, et président du groupe d'opposition au Conseil régional de Haute-Normandie en 2010.

En décembre 2008, il est nommé par Nicolas Sarkozy au poste de secrétaire d'État aux Affaires européennes avant de devenir ministre de l'Alimentation, de l'Agriculture et de la Pêche de 2009 à 2012.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont, aux Éditions Gallimard, *Sans mémoire, le présent se vide*, le roman *Musique absolue*, prix Pelléas du Festival de Nohant et prix de la Ville de Deauville, et *Jours de pouvoir*.

Pour Pauline

Pour Louis, Adrien, Matthias, Barthélemy

Vous pouvez continuer à écrire, mais je crois que vous devriez savoir ce qui est vrai.

Toni Morrison, *Home*

Un grand homme, une soi-disant personnalité importante, nous ne tolérons pas l'un en tant que grand homme, l'autre en tant que personnalité importante, nous devons les caricaturer. [...] Tout homme peut être ridiculisé et transformé en caricature, si nous le voulons, si nous en avons besoin.

Thomas Bernhard, *Maitres anciens*

AVANT-PROPOS

La vérité du pouvoir ne se trouve ni dans sa conquête, ni dans son bilan : la vérité du pouvoir est dans son exercice. Si bien que, la plupart du temps, le pouvoir échappe à la connaissance du public, qui le regarde avec un mélange de méfiance, de respect, de fascination et de crainte, sans trop savoir de quoi il retourne. Ce défaut de vérité donne à la pratique politique un aspect flou. Ces notes font office de lentille pour faire le point et redonner une précision au monde politique. Certains jours elles ouvrent grand la focale, pour dessiner comme sur une carte les nouveaux rapports de forces entre les continents, savoir qui dirige le G20, qui décide en dernier ressort, des États ou de la finance. D'autres jours elles la referment, pour détailler les microscopiques singularités de vêtement, de parole, de lieu, de regard qui constituent la réalité du pouvoir. Partout elles prennent le biais de la France, de ses territoires et de sa langue, que je porte en moi moins comme un héritage que comme une promesse : notre histoire commune est encore pour demain. Qui parle ici ? Pas un témoin, mais bien un acteur : un député, qui a grandi dans les cou-

loirs des cabinets, avant de se faire élire, de labourer le terrain, et de se voir accordé pour une période par définition provisoire un bureau de ministre. Engagé dans la vie politique, je ne revendique donc aucune neutralité. Un simple témoin aurait cet avantage d'observer le spectacle depuis son fauteuil. Lui voit les déplacements des acteurs sur la scène, il ne bouge pas, il ne transpire jamais. Lui observe ce carré étroit dans lequel se joue une tragédie ou une comédie, ou rien, la seule mécanique quotidienne du gouvernement, mais jamais il ne met le doigt dans ses rouages. Le témoin ne prend pas de risque. Or on ne peut pas dire la vérité du pouvoir sans prendre de risque, faire un pas de plus. Et ce pas est un saut : on bascule dans une autre vie, avec son anxiété, sa violence. Si la vérité du pouvoir est dans son exercice, alors elle est aussi dans les tripes et dans la rage de ceux qui le détiennent. Tout est faux et de plus en plus faux dans ce que nous regardons de la politique. Les histoires fabriquées de toutes pièces ont remplacé les faits. Colin Powell, 5 février 2003, salle du Conseil de sécurité des Nations unies, cravate rouge, chemise blanche, costume marine, une fiole au bout des doigts : « This is anthrax. » Nous étions quelques-uns dans la salle à savoir que non. Mais les centaines de millions de téléspectateurs ? Les millions de citoyens américains que G. W. Bush voulait faire entrer en guerre ? Si bien que la réalité ne compte plus, mais la représentation de la réalité. Images, réseaux, rumeurs, courriers électroniques, nouvelles en continu, tout se conjugue pour que le factice tienne lieu de vécu. En définitive, il reste une seule chose de vraie dans le gouvernement des hommes, ce sont les hommes qui font le gouvernement. Leur sin-

cérité est la dernière lanterne avec laquelle se promener dans les souterrains obscurs de la politique, si on veut y voir quelque chose. La raison de ce livre est là : parlant de mon expérience, je parle du pouvoir, et parlant du pouvoir, je donne ma vérité. Ce sont les deux faces de la même médaille. Chacun pourra la prendre dans sa main et la regarder aussi comme un miroir, car le pouvoir est partout. On trouve des petits chefs à tous les étages des sociétés du CAC 40, on rencontre de grands capitaines dans les exploitations agricoles les plus modestes. Chacun a sa conception de la pratique du pouvoir. Celle que je défends dans ce livre est faite de respect, de temps, de volonté ; elle cherche à attribuer à chacun sa juste responsabilité ; elle se résume en un mot : une autorité. Un personnage occupe une place centrale dans ce livre : Nicolas Sarkozy. Nous avons eu des divergences, mais je lui suis reconnaissant de sa confiance, et je ne lui mesure pas mon admiration, qui est née de nos différences de tempérament. Il a été caricaturé, pour des besoins politiques. Il était utile de raconter un autre homme, plus singulier, plus complexe. À mesure que le pouvoir lui échappait, et donc que le mien se réduisait, le moment venait où tout allait finir dans le silence. Rien ne serait conservé. Les approximations reprendraient de plus belle. Alors je me suis dit : tu dois lutter contre ce silence. Et du jour où je me suis remis à écrire, les questions n'ont cessé de se presser en moi : que faut-il garder ? Et abandonner quoi ? La nécessité de sauver du silence ces jours de pouvoir, je la ressentais, mais comment, et pour quelle fin ? Un matin de novembre, en déplacement à Berlin, patientant avant un entretien à la Chancellerie, je suis tombé sur

une couverture du magazine Spiegel. Elle représentait Helmut Kohl; Helmut Kohl, le chancelier Kohl, un nouvel Adenauer, un Brandt conservateur, le père de la réunification allemande, assis dans une chaise roulante, le visage figé, son regard autrefois malicieux, froid et vide. Dans les pages intérieures, un journaliste racontait que Helmut Kohl ne parlait plus. Il se contentait de réclamer : « Zucker¹. » On le transportait à une cérémonie, il ne disait rien, il murmurait : « Zucker. » Au Bundestag : « Zucker. » À la fête des vingt ans de la réunification allemande, devant ses interlocuteurs venus des quatre coins de la planète, qui discutaient politique internationale et avenir du monde, lui balançait la tête et murmurait à travers ses lèvres crispées : « Zucker. » Partout il demandait de la douceur, racontait le journaliste. Vrai ou faux ? Impossible de savoir. En tout cas, Helmut Kohl ne parle plus et on parle à sa place. En refermant le magazine, je me suis dit que tout valait mieux que ce silence. Ce livre aura été utile si le lecteur se trouve saisi par la politique. Il aura touché juste si la vérité du pouvoir se laisse entendre et voir par endroits. En refusant tout règlement de comptes, je souhaite que les acteurs en sortent dignes, et la France grandie.

1. « Du sucre. »

2010

I

*Confirmation de François Fillon comme Premier
ministre — Remaniement ministériel —
Déplacements agricoles
avec le président de la République*

Dimanche 14 novembre – Paris

« Monsieur le Ministre ? Secrétariat particulier du Premier ministre, ne quittez pas je vous prie, je vous passe le Premier ministre. — Bruno, avec le Président, nous avons décidé de te confirmer à l'Agriculture, avec un portefeuille élargi à la Ruralité et à l'Aménagement du territoire. » Silence. Sa voix sourde est marquée par la lassitude, cet appel doit être le dixième de la soirée, il le passe par devoir, sans enthousiasme. « Ah, oui, on ne te donne pas de secrétaire d'État. De toi à moi, ça te simplifiera la vie. » Il doit entendre la déception dans ma voix. Il termine : « Donc tu es ministre de l'Agriculture, de l'Alimentation, de la Pêche, de la Ruralité et de l'Aménagement du territoire. » Il racroche. Le combiné encore en main, je décroise les jambes, pousse un soupir, lève les yeux vers mes conseillers qui attendent le verdict devant moi. « Bon, nous sommes confirmés à l'Agriculture. Ils nous ont donné un sucre pour nous faire plaisir. Rien de plus. » Dehors il fait nuit. Toutes les lumières du

bureau sont allumées, la petite lampe sur ma table, les colonnes en verre mat, le grand lustre et ses ampoules à basse consommation, qui font tomber sur nos visages un éclairage blême. Les vitres des portes-fenêtres qui ouvrent sur le jardin ont pris une couleur ardoise. Au-dessus, des pas résonnent : tremblement des chaînes en bronze du lustre. « Pour le secrétaire d'État, il a raison. En général, un secrétaire d'État, ça ne sert à rien. Il se met en avant, il fait de la presse, il ne règle aucun problème ou il crée des problèmes pour les régler. Un secrétaire d'État. Qu'est-ce que nous aurions fait d'un secrétaire d'État ? Honnêtement ? » Mes conseillers se rapprochent de la table de réunion, une longue table rectangulaire en bois clair. Si on passe la main sous le montant principal du plateau, au centre, les doigts accrochent une petite plaque métallique, avec une gravure : « Sur cette table ont été signés en 1995 les accords de Dayton. » Bertrand Sirven, mon conseiller presse, ne dit rien. Tous, nous pourrions nous réjouir de cette confirmation, si le feuillet du remaniement ne nous avait pas fait miroiter des postes plus importants, ministre des Affaires étrangères, Premier ministre. « Pour vous, monsieur le Ministre, c'est une excellente chose de rester à l'Agriculture. Vous pourrez laisser votre marque. » Mon chef de cabinet esquisse un sourire timide, fixe le bout de ses chaussures. « Et le Président, demande Bertrand, il t'a appelé, le Président ? — Le Président ? Non. Pourquoi veux-tu que le Président m'appelle ? » Au-dessus de nous les pas redoublent, les chaînes en bronze tremblent de plus belle. « Tu lui avais écrit une note, non ? » Oui, je lui avais écrit une note, encouragé par ses proches,

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SANS MÉMOIRE, LE PRÉSENT SE VIDE, 2010

MUSIQUE ABSOLUE : UNE RÉPÉTITION AVEC CAR-
LOS KLEIBER, 2012

JOURS DE POUVOIR, 2013 (Folio n° 5695)

Chez d'autres éditeurs

LE MINISTRE, *Éditions Grasset*, 2004

DES HOMMES D'ÉTAT, *Éditions Grasset*, 2008



Jours de pouvoir
Bruno Le Maire

Cette édition électronique du livre *Jours de pouvoir* de
Bruno Le Maire
a été réalisée le 4 décembre 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-045614-7 - Numéro d'édition : 260553).
Code Sodis : N59796 - ISBN : 978-2-07-252480-6.
Numéro d'édition : 260555.